

Le Patriote Français.

JOURNAL COMMERCIAL, LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

BUREAU
du
JOURNAL,
Rue de las Cámaras n. 34.

Le PATRIOTE paraît tous les jours, le lundi excepté. On souscrit au bureau du PATRIOTE où on recevra les annonces, lettres et avis depuis six heures du matin jusqu'à 4 heures du soir. Les lettres et paquets doivent être adressés FRANCO. UN INSERERA GRATIS LES AVIS-DE MM. LES ABONNÉS.

PRIX
de
L'ABONNEMENT
8 patacons par mois.

HONNEUR ET PATRIE!

Almanach Français.

- Vendredi 17 (1794).— Invasion de la Vallée de Roncevaux, par le général Morency, contre les Espagnols.
(1895).— Combat de de Nereshheim, par Mucut contre les Autrichiens.
(1803).— Capitulation d'Ulm par Napoléon contre les Autrichiens.
(1806).— Combat de Halle, par Bernadote, contre les Prussiens.
(1808).— Prise de l'île de Caprée, par le général Lamarque, contre les Anglais.
(1813).— Combat de Rarknitz, par le général St.-Cyr, contre les Russes.

La Louise Marie est attendue au premier jour de Havre

MONTEVIDEO.

16 Octobre 1845.

LA NOTE DE M. DE MAREUIL.

(Suite.)

M. de Mareuil est peut-être le seul qui puisse dire n'avoir jamais eu connaissance de cette redoutable affiliation trop connue de tout le monde par les crimes dont elle se rend journellement coupable. Nous plaignons sincèrement M. de Mareuil d'être aussi peu clairvoyant ou d'avoir été si mal renseigné. Aussi M. de Mareuil se sera souvent vu entouré à son insu, même dans les plus brillantes soirées, d'assassins et de femmes perdues. Les uns, hauts affilés de la société populaire, lourdement guindés dans leur habit noir; les autres, concubines de ces premiers, étalant avec impudence les diamans volés la veille à quelque victime assassinée par leur amant, car telle est la société qui hante les soirées fédérales.

M. de Mareuil est dans l'erreur lorsqu'il nous affirme de la manière la plus positive, que jamais sous son administration les cartes de sûreté délivrées aux Français n'ont été ni déchirées ni soustraites. Les informations que M. de Mareuil a pu faire prendre à ce sujet sont inexactes, car nous pouvons nommer plus de quarante personnes qui ont été victimes de cette violation flagrante du droit des gens. M. de Mareuil nous assure que les Français enrôlés et incorporés dans les troupes de Buenos Ayres (toujours sous une autre adroite traque que la sienne) ont été libérés immédiatement du service sur un simple sollicitation, nous ne doutons pas de ce que peut affirmer M. de Mareuil, seulement nous lui ferons observer que, pendant son séjour même à Buenos Ayres, des journalistes français ont été arrêtés la nuit au moment où ils revenaient de leur travail, que leurs cartes de sûreté ont été déchirées, qu'on les a, sans écouter leurs justes réclamations, transportés subitement à bord d'une goëlette qui a mis immédiatement à la voile pour le Paraná où il seront sans doute employés à creuser des fortifications ou à

élever des batteries qui serviront à entraver le passage de la rivière aux navires de commerce. Nous n'attribuons toutes les erreurs de M. de Mareuil ou son ignorance sur ces faits qu'au faux renseignement qu'on lui a donné, ou à l'éloignement de son habitation du centre où se commettaient journellement les injustices les plus revoltantes. Comment un ami, chargé d'aller porter les réclamations d'un malheureux emprisonné par une mesure arbitraire, aurait-il pu touché un assez long trajet à une heure avancée de la nuit, avant qu'on eût embarqué celui auquel il s'intéresse.

3^o M. de Mareuil peut effectivement n'avoir jamais eu connaissance du refus que l'on fait des passeports à quelques personnes sans aucun motif légal et valide, mais nous pouvons lui assurer que cela n'est et est encore, car nous en avons ici les preuves les plus positives et les moins incontestables.

4^o Nous ne savons franchement à quoi attribuer l'ignorance complète de M. de Mareuil sur des faits qui, il nous semble, devient nécessairement attirer toute son attention. Comment M. de Mareuil peut-il ignorer ce dont MM. de Larde et Bourboulon n'étaient que trop instruits; ce que personne n'ignore, ce qui est à la vue de tout le monde. M. de Mareuil est français; il sait que le patriotisme est la qualité dominante de notre nation, cependant en disant qu'il ignore que la terre employée par la signature de ces hideuses protestations, il accuse les Français de protester contre les actes de leur propre patrie, actes qui ne tendent qu'à les protéger. Si M. de Mareuil était plus instruit de la politique du dictateur de la Confédération Argentine, il n'aurait pas eu besoin qu'on lui adressât des plaintes pour réclamer près du gouvernement la cessation de ces peccés si fortement signés par quelques malheureux français qui en petit nombre et éloignés de la capitale, n'auraient pu se soustraire au malheureux sort qui leur était réservé si ils ne l'eussent pas fait ou si ils lui eussent adressé la moindre réclamation.

Quant à ce que dit M. de Mareuil au sujet de l'assassinat de la famille écossaise, nous savons quelle confiance on peut avoir dans les actives perquisitions de la police de Buenos Ayres; nous autres aussi nous connaissons sa sincérité. L'assassinat de Bouclue, de Varangot et d'une foule d'autres victimes, nous ont fait assez apprécier la valeur de ses recherches et de leurs résultats qui sont toujours les mêmes.

(La suite au prochain numéro.)

Dans un discours interminable prononcé par M. A. Garrigos à la chambre des représentants dans la session du 18 août, nous avons remarqué le passage suivant :

« Terrible destinée!! Les agents des gouvernements européens, agissent toujours en Amérique selon leurs caprices et leur passions; j'en suis sûr ne sont des voués quels que soient leurs erreurs: leur indigne conduite. L'orgueil européen est arrivé au point de ne jamais reconnaître les fautes de ses succès; telle est la justice des nations envers l'Amérique.

« MONSIEUR DE MAREUIL, chargé d'affaires de France, ne doit pas être compris dans le nombre des agents protecteurs de la rébellion. »

C'est au moins par reconnaissance amicale que l'orateur fédéral fait cette prévenante et très honorable exception. Le nom de M. de Mareuil figure donc en caractère d'affiche dans les colonnes de la Gaceta Monstre, Buenos Ayres ainsi que l'appelle le le Nacional.

NOUVELLES DE BUENOS-AYRES.

Nous savons de bonne part que presque toutes les nuits des péniches chargées d'armes et de munitions, destinées à l'armée d'Ortigue, partent de Buenos Ayres. Elles prennent ordinairement terre entre les petites rivières de San Juan et de Santa Lucia. Le 14 au soir, la péniche qui était employée auparavant au service du port, était prête à partir pour un de ces deux points. Nous donnons cet avis à ceux qui sont intéressés à empêcher ce trafic.

M. de Gerardo, chancelier de la légation française, et M. de J. guet, secrétaire de M. de Mareuil, sont arrivés hier au soir de Buenos Ayres à bord de la coquette la Coquette.

Suivant les renseignements que nous avons obtenus par les passagers arrivés hier au soir de Buenos Ayres, la plus grande tristesse y régnait. Les places y étaient journellement occupées par les nouvelles recrues auxquelles on apprenait les évolutions militaires.

On avait donné ordre à tous les juges de paix de mettre, pour lundi passé, quarante charrettes chacun à la disposition du gouvernement.

On faisait diverses versions sur cette mesure mais il paraissait que ces charrettes auraient été destinées à porter des munitions et autres objets de guerre à Chacomus.

Prudencio Rosas commettait des cruautés inouïes dans cette dernière ville, par suite de l'extrême opposition qu'il trouve pour le service.

L'aide de camp perpétuel de Rosas, le général Corvalan, est à l'agonie.

Le docteur Lorenzo Torres, successeur de

Garrigós, est gravement malade. L'épidémie paraît régner sur les orateurs et les généraux de Rosas.

NOUVELLES DIVERSES.

Le fanal de l'île de Flores, qui est resté éteint pendant deux ou trois jours, par suite du mauvais temps qui a empêché l'envoi d'huile, est allumé depuis la nuit du 14. On a envoyé des vivres pour la garnison et de l'huile pour le fanal sur deux embarcations qui sont parties le 14, à 7 heures du matin.

La goélette nationale INDIA LIBRE, part pour la Colonia, chargée de vivres pour la garnison sous la conduite du capitaine A del Campo, qui sont destinés pour l'état major de cette ville. Passagers: le lieutenant-colonel Guillaume Buza, (avec des plis pour le chef de l'escadrille nationale), le lieutenant de marine Fortabail avec 27 marins pour l'escadrille.

Aujourd'hui, à 3 heures, ont eu lieu les obsèques de M. le Major du 45^{me} régiment anglais qui est à bord du vaisseau *Resistance*.

NECESSITE D'UNE ORGANISATION DU TRAVAIL.

Dans l'état actuel de la société, il devient de plus en plus difficile qu'un ouvrier puisse équilibrer son salaire avec sa dépense. Quelques ouvriers vivent bien, font des économies; mais ceux là deviennent rares, et s'ils prospèrent, c'est qu'il y a dans la profession qu'ils exercent un degré de habileté qu'il n'est pas donné à chacun d'atteindre et qui est passablement rétribué. D'autres sont placés dans des conditions exceptionnelles de santé, de bonnes mœurs, d'ordres, d'activité et de position. La réussite et le bien-être tiennent à bien de choses, et on ne se les donne pas toutes avec la bonne volonté, on ne se donne pas la force, on ne se donne pas l'adresse, on ne se donne pas la santé, trois éléments qui comptent dans les résultats du travail. Si donc quelques ouvriers économisent, il y en a un très grand nombre qui dépensent tout ce qu'ils gagnent, et un très grand nombre encore qui s'endettent. Et si l'on prend un terme moyen entre eux tous, on arrivera certainement à cet effrayable résultat: dans les conditions actuelles du travail, les recettes sont au-dessous des dépenses.

Quand un ouvrier gagne de bonnes journées, admire bien ses salaires, vit raisonnablement, a un habit propre, met de temps en temps dix francs à la caisse d'épargne, on dit: « Cet ouvrier prospère! » Ce calcul est absurde et ne signifie rien, parce qu'on s'arrête à l'écorce de la question; mettez six mois cet ouvrier sur son lit avec la fièvre, ses économies seront épuisées, son habit sera au Mont-de-Piété, et il sera obligé de se faire porter à l'hôpital. Sa prétendue prospérité ne signifie donc rien du tout, puisqu'elle ne peut pas résister à une maladie un peu sérieuse, et qui donc n'y est pas exposé?

Voici comment il faut calculer les revenus de l'ouvrier, en supposant une santé et une activité permanentes. Du jour de sa naissance jusqu'à l'âge de vingt ans, l'ouvrier perd; car il consomme plus qu'il ne produit, de vingt ans à cinquante cinq, l'ouvrier gagne, car il produit plus qu'il ne consomme; de cinquante-cinq ans à sa mort, l'ouvrier perd de nouveau, car il consomme plus qu'il ne produit. En supposant la vie de l'ouvrier de soixante dix ans, elle se partage donc ainsi: trente-cinq ans pendant lesquels il est en gain et trente-cinq ans pendant lesquels il est en perte; ce qui fait que, pour se suffire à lui-même et équilibrer ses recettes avec ses dépenses, l'ouvrier doit économiser, de vingt à cinquante-cinq ans, les déficits de son enfance et de sa vieillesse. Si l'on remplit cette con-

dition, l'ouvrier mourra après avoir dépensé son dernier sou: s'il ne le remplit pas, il sera pour sa jeunesse, à la charge de sa famille pour sa vieillesse, à la charge des administrations publiques.

En deux mots, le problème social est là: FAIRE QUE TOUT HOMME PRODUISE CE QU'IL DÉPENSE. Le système des aumônes, le système des hospices, tout cela est absurde et finalement impraticable; car enfin cela se réduit, sous une forme ou sous une autre, à combler par des dons le déficit d'une moitié de la société, ce qui fait supposer que l'autre moitié a un excédant, chose douteuse dans la pratique et chose fautive dans la théorie, car si, au lieu de faire produire à chacun tout ce qu'il consomme, on adopte pour principe de combler le déficit des pauvres avec l'excédant des riches, il arrivera un moment où cet excédant disparaîtra. La bienfaisance et la philanthropie, considérées comme système social, sont donc deux idées stériles et impraticables: deux véritables culs de sac.

Il est donc impossible de sortir de là. Faire produire à tout homme ce qu'il dépense. Voilà la question.

Leçons particulières de piano et de chant, par Madame Mareschal, rue du Paraná n. 12. On la trouvera tous les jours chez elle de 3 à 11 heures du matin et de 4 à 7 heures du soir.

La méthode dont s'est servie jusqu'aujourd'hui Madame Mareschal pour l'enseignement de la musique a rendu facile et agréable l'étude du piano et du chant à ses élèves. Après deux mois de leçons il en est beaucoup qui font la musique est déjà fructifère, qui exécutent en mesure de petits morceaux et chantent de petites romances en s'accompagnant sur le piano.

AVIS DIVERS.

AVIS.

POUR LES PORTS DU PARAGUAY ET CORRIENTES.

La goélette Notre-Dame-du-Jardin jaugeant 70 ton., navire neuf et fin voilier, pouvant passer sur tous les bancs, mettra à la voile avec le premier convoi qui partira. Pour fret et passage, s'adresser à son consignataire Martin Riviere, rue du 25 Mai, n. 299.

AVISO JUDICIAL.

De orden del señor alcalde ordinario de este departamento en las tardes de los días 16, 17 y 18 del presente mes, a las puertas del edificio del ex-gerente C. Bido, se han de hacer almonedas y remate en la última de ellas, en el mejor licitador, a dinero de contado, de un edificio en altillo, de propiedad de la testamentaria de Don Jerónimo Hocky, situado en la calle de Luzaungo número siete, taxado el todo en la cantidad de tres mil trescientos cincuenta y cinco pesos dos y un cuarto reales. Quien se interese en su compra, ocurra a la oficina a cargo del que suscribe donde se le manifestaran los pliegos de aquellas tasaciones.

Montevideo 14 de octubre de 1845.

Pedro de Litore.

Monsieur Wian E néer, ex-médicin du Ducouedic, brick de guerre français, récemment

parti pour France; actuellement embarqué sur la frégate amiral l'Africain; prie les personnes qui auraient pour lui des lettres venant de Buenos-Ayres ou de France, d'avoir la bonté de les lui envoyer au café de Labastie.

E. WIAN.

AU BOUQUET.

Magasin de comestibles.—Grandissime Barattille.—Esquina des rues Rincon et Cerro n. 198 et 117, derrière la police, on vend: Vin carlon supérieur à 4 vintaines cuarta vin de Bordeaux à 4 v., morue verte salée à 9 v. livre, y-iba des Missions à 7 v., sucre doré à 4 v., id. blanc a real, id. rafiné 7 v. id. en pain 7 v., huile de Marseille comme celle des bougies 14 v. cuarta, esprit de vin 36° real et demi, chandelles d'estearine 440, vieux cognac 360 la botteille, liqueurs superlines au même prix, riz 50 grasse à 3 v., saindoux à 360, haricots de Soissons 100, pommes de terre françaises 7 onces et infinité d'autres articles à très bon marché.

Leçons particulières de langue française de latin, de mathématiques, de géographie, d'histoire et de dessin, par M. Charles Mousseaux.

S'adresser au bureau du Patriote, calle de las Camaras, n. 34.

AVIS.

Il a été perdu un jeune chien épagneul tout noir; âgé de trois mois; il est offert une bonne récompense à la personne qui le rapportera rue du Cerito, N. 134.

AVIS.

M. Faure chargé de la vente des billets de la rifé des six tableaux, ayant perdu la totalité des billets, prie la personne qui les aurait trouvés de vouloir bien les déposer au Bureau du journal, où il recevra une gratification.

Des mesures ont été prises pour que ces billets n'aient aucune valeur dans le cas contraire.

AVIS.

Le soussigné qui est resté depuis le mois de septembre 1842 l'un ploye de MM Plane frères, avec un intérêt sur les ventes que faisait la maison, jusqu'à son retour de Rio-Grande en août 1844, n'a plus aucun titre, depuis lors, fut partie, sinon d'une manière officieuse, de la maison de MM Plane frères. L'honneur de prévenir les personnes qui pourraient avoir quelques affaires à traiter avec lui, qu'on le trouvera tous les jours chez moi de huit à onze heures du matin et de quatre à sept heures du soir, rue du Paraná, n. 12.

J. N. MARECHAL.

Le Propriétaire-Gérant, Jb. REYNAUD:

Imprimerie du PATRIOTE FRANÇAIS.